

«COMME LES LAMANTINS VONT BOIRE A LA SOURCE»

GNALEGA RENÉ

*Maître-Assistant, Département des Lettres Modernes,
Université de Cocody (Côte d'Ivoire)*

Résumé

Cette postface de Senghor pose avec pertinence la question de l'identité africaine. Le retour aux sources est nécessaire pour découvrir les richesses de chaque aire géographique. C'est un effort qui permettra à l'Africain d'être en harmonie avec son histoire et les valeurs cardinales qui fondent l'Afrique originelle. La conscience identitaire doit nous pousser à poser les jalons de la création poétique africaine.

Celle-ci s'inspire du patrimoine inépuisable que nous offre l'oralité en ses aspects divers.

Abstract

The Postscript of "Ethiopiennes" by Senghor relevantly raises the issue of African identity. The return to native sources is necessary to discover the riches of each géographique area. This is a move that will enable the African to be in harmony with his history and key values upon which the original Africa of former days is based. The consciousness of our identity must lead us lay the foundations of the African poetic creation. It must build on the boundless heritage orality, under its various shapes, offers us.

Mots clés

Quête identitaire, retour aux sources, création poétique africaine, oralité, rythme.

Key words

Identity quest, return to sources, orality, rhythm.

INTRODUCTION

Crise et développement sont deux notions apparemment antithétiques. Mais l'une n'est-elle pas nécessaire pour permettre à la seconde de se faire aisément ? la crise n'est-elle pas le passage obligé d'un vrai développement ?

De fait, le développement ne pourrait se faire sans le coefficient culturel, «materia prima» de l'être avant que d'autres considérations ne viennent s'y greffer.

Les problèmes esthétiques même s'ils n'ont pas de rentabilité immédiate méritent notre entière attention. Aujourd'hui les questions d'esthétique sont à redéfinir et à préciser en Afrique. Car l'avenir de notre continent ne saurait se limiter à des données strictement économiques, sociales ou

politiques. Les intellectuels ont le devoir de penser l'avenir sur tous les plans. Et justement l'avenir de la poésie - nous disons de la création poétique - loin d'être une question périphérique dans ce débat est bien au cœur d'une réflexion nécessaire sur notre identité.

Pour mener à bien notre analyse la célèbre Postface d'*Ethiopiennes* «Comme les lamantins vont boire à la source» de L. S. SENGHOR sera notre point d'ancrage.

Cette postface part des reproches faits par des Occidentaux à SENGHOR lui-même et à Aimé CESAIRE. Le premier est perçu comme un simple imitateur de certains poètes français ; le second comme un bon exécuteur des rythmes du tam-tam.

Partant de ces reproches Senghor affirme :

«En vérité, nous sommes des lamantins qui, selon le mythe africain, vont boire à la source, comme jadis, lorsqu'ils étaient *quadrupèdes* ou hommes. Je ne sais plus au juste si c'est là mythe ou histoire naturelle». (L. S. SENGHOR : *Poèmes*, Ed. du Seuil, 1964, p. 155, Coll. «Points».)

Dans cette postface nous avons surtout retenu le titre qui du reste est aussi celui de cet article.

Et notre problématique est la suivante : que peut signifier aujourd'hui «comme les lamantins vont boire à la source ?»

Du point de vue de l'organisation de notre pensée nous examinerons l'opportunité d'un tel titre avant de poser les problèmes à ce qui pourrait

être la poésie africaine de demain.

1. L'OPPORTUNITE DE «COMME LES LAMANTINS VONT BOIRE A LA SOURCE»

Les lamantins sont ces mammifères marins, au cors en fuseau terminé par une nageoire non échancrée, vivant surtout dans les embouchures des fleuves et des régions tropicales. Le poète prend pour base le mythe africain des lamantins qui vont boire à la source pour poser comme postulat la quasi similitude entre *les Noirs* et ces *mammifères marins*. La quête de l'eau à la source est de l'ordre de l'*anamnèse* et l'identité perdue resurgit au moment même de l'exécution mécanique de cet acte simple. Celui-ci devient, pour ainsi dire, un rite, un rituel à la fois naturel et métaphysique en ce qu'il a partie liée avec la *métempsychose*. Dans le champ de la création, il y aurait un «continuum» de certains gestes qui demeurent nonobstant les différentes métamorphoses charnelles. Mais l'affirmation de SENGHOR suppose aussi que notre identité est inscrite dans nos gènes. Il écrit :

«Tel reproche, à Césaire, de le lasser par son rythme de tam-tam comme si le propre du zèbre n'était pas de porter des zébrures».

Or il n'est pas certain aujourd'hui face à une mondialisation de plus en plus poussée des modèles que notre identité soit à l'abri de toute transformation. L'Africain né après les indépendances et vivant dans les grandes métropoles africaines n'a-t-il pas les mêmes réactions que l'Européen, l'Américain ou l'Asiatique ? Aussi une réorientation de la pensée de SENGHOR est-elle à fai-

re ? Il conviendrait par conséquent d'indiquer ici un impératif ; buvons à la source comme les lamantins. Alors que l'acte de boire à la source faisait appel à une mémoire inconsciente chez SENGHOR, il faut retourner les données en intimant l'ordre aux Africains de boire à la source comme l'enseigne le mythe africain. Le processus de retour à la source doit être conscient et faire appel à une nouvelle découverte de ce qui fait l'identité africaine.

Le retour aux valeurs est un ressourcement nécessaire. Il doit d'abord nous permettre d'apporter notre pierre à l'édifice humain. Celui-ci ne saurait être fait des matériaux de construction d'une seule aire géographique ou culturelle. Un nivellement des cultures est un danger permanent qui guette l'humanité. Car il aura pour conséquence malencontreuse l'appauvrissement des cultures spécifiques voire leur disparition à brève ou longue échéance.

Le ressourcement est nécessaire ensuite pour éviter notre égarement dans le temps et l'espace. L'ancrage temporel est ce qui permet à un peuple de connaître son histoire, les grands faits qui l'ont conduit de sa situation originelle aux temps modernes. Cette histoire révèle ses héros, modèles de génération en génération de courage, sur lesquels se cristallisent les idéaux du peuple.

De plus, l'ancrage temporel définit précisément la filiation. Celle-ci est l'appartenance d'un individu à une lignée parentale. Il peut à tout moment s'arc-bouter à ce passé pour échapper aux troubles névrotiques. L'ancrage spatial, lui, valorise la terre. Elle devient, de facto, terre d'élection, terre comme matrice fécondante, «alma mater». Elle est le lieu de

l'éclosion de l'être au monde. Et c'est parce qu'elle féconde la vie en ses plus secrètes racines qu'elle est l'objet d'une attention particulière.

Le ressourcement est donc une nécessité. Il demande un effort et évite la névrose. Mais au regard de l'exigence d'un retour aux sources il ne serait pas superflu de poser les jalons de la création poétique africaine du futur.

2. LES PROLEGOMENES A LA CREATION POETIQUE AFRICAINE DE DEMAIN

L'Afrique traditionnelle était une société orale. Aujourd'hui, l'écriture tend à occuper l'espace de l'oralité. A cela il faut ajouter le fait que les langues africaines sont progressivement délaissées au profit des langues occidentales. Dans ces conditions, il est objectivement difficile d'indiquer les traits identitaires de la création poétique de demain. Comment surmonter en même temps l'obstacle de l'écriture et de la langue ? Pourtant la création doit aujourd'hui composer avec ces réalités et dépasser ces paradoxes. Elle doit introduire l'oralité dans l'écriture. Le poème pourra se vouloir chant. Ce n'est pas un hasard si certains instruments de musique accompagnent les poèmes de Senghor. La présence de la kôra, du balafong, du khalam, de la flûte, du rîti, de la trompe, pour ne citer que ceux-ci, n'est pas ornementale.

Le poème mettra l'accent sur sa charge vocative car la parole poétique sous-entend la présence d'un auditoire réel ou virtuel auquel il s'adresse et avec lequel il entretient des relations tacites. Pour Bernard Zadi deux raisons fondent en théorie la place principale de la fonction conative

dans l'Afrique traditionnelle. La première est que la poésie orale implique la présence physique du public sous les yeux du poète. La seconde est que tout est habité d'une force.

«Aussi (les Africains) n'hésitent-ils pas à s'adresser à ces êtres, ces phénomènes et ces cho-ses pour solliciter leur alliance. Dans cet autre cas, c'est donc la croyance religieuse de ces peuples qui fonde en théorie l'usage abondant de la fonction conative». (ZADI Zaourou, *La parole poétique dans la poésie africaine (de l'Afrique de l'ouest)*, Doctorat d'État, Université de Strasbourg II, 1981, p. 525).

Dans ce registre, le poème pourrait exploiter la nomination. Car l'expression latine «numen nomen» était une réalité chez nous. Les mots étaient comme habités d'une présence, d'une chair. Il n'existait pas de distance, de dichotomie entre les signifiants et les référents.

En outre, la poésie africaine devrait accorder un soin particulier aux images. Celles-ci pourraient faire revivre le passé fabuleux de l'Afrique sans oublier d'y intégrer ses héros. Ces images pourraient renvoyer aux faits et gestes de la vie sociale, au monde dans sa matérialité concrète.

Jean Cauvin écrit :

«Le langage de la tradition orale est rarement abstrait. Il aime user d'images, c'est-à-dire qu'il décrit une situation exemplaire pour qualifier une autre, actuelle». (Jean CAUVIN : *La Parole traditionnelle*, Paris, Ed. St-Paul, 1980, p. 25, coll. «Classiques Africains»).

Mais la création africaine doit aussi introduire dans la langue du colonisateur la pensée africaine. Tout le monde sait avec quel bonheur Amadou Kourouma a utilisé le français dans son célèbre roman *Les Soleils des Indépendances*. La langue n'est plus «stricto sensu» celle de l'Hexagone.

En partant de la thèse de Raphaël Ndiagne, Jacqueline Leiner note opportunément :

«Nombre d'images senghoriennes ne sont surréalistes que dans la mesure où les langues africaines sont en elles-mêmes surréalistes. Une femme sère dira que son époux l'a enveloppée d'un pagne de discrétion, parlera d'un «épi de mil qui a sorti des yeux» (des graines). Enlever les yeux de l'épi sera le rendre aveugle, mais aussi muet car les sères semblent établir un rapport entre le regard et la parole». (Jacqueline LEINER : «Senghor. Reflet de la civilisation sère et africaine», in *Senghor*, Sud, Revue littéraire, 1987, p. 257.)

En outre, le poète pourrait donner ici au rythme une importance surdéterminée. Certes le rythme est une donnée humaine. Mais en Afrique traditionnelle le rythme était une force vibratoire, une énergie tellurique.

Au-delà de toutes les définitions que SENGHOR donne, par exemple, du rythme, nous pouvons dire qu'il est coïncidence de l'être avec le pouls de la vie. Même le silence le plus total nous invite à penser à la cadence du cosmos, celle inscrite en chacun de nous. Qu'on pense précisément à cette «Nuit de Sine» et à l'exclamation du poète :

«Qu'il nous berce, le silence rythmé».

Et s'il est vrai que la poésie de Senghor n'est pas la reprise à l'identique de la rythmique africaine, elle nous invite à la retrouver de façon prismatique à travers les nombreuses itérations et anaphores qui scandent le verset senghorien.

Comparant un poème de Paul Eluard et un extrait du *Cahier d'un retour au pays natal* de Aimé CESAIRE, Ngal montre que chez le premier le rythme reste uniforme. Puis il ajoute :

«La répétition de ce «Que voulez-vous» ne crée pas l'envoûtement du poème césarien [...] Le génie du négro-africain est fait de dynamisme, de rythme, au contraire de celui de l'Européen». (NGAL : *Aimé Césaire un homme à la recherche d'une patrie*, N.E.A., 1975, p. 134.)

Certes comme le dit le Professeur Zadi :

«La poésie écrite africaine ne sait reproduire que des combinaisons rythmiques élémentaires. Jamais elle ne peut réussir une véritable syncope». (ZADI Zaourou : *La parole poétique dans la poésie africaine*, op. cit., p. 596.)

Mais l'agent rythmique ne devrait être occulté quelle que soit sa manifestation.

La poésie se voudra africaine aussi par le choix de mots venant du terroir. Cela aboutirait à un certain lettrisme dont il serait utile d'étudier quelque jour les tenants et les aboutissants.

Ce qui précède ne devrait pas faire oublier tout un travail de collecte, de transcription et de traduction des contes, des légendes et des mythes africains.

L'oeuvre poétique *Maieto pour Zekia* (J. BOHUI Dali : *Maieto pour Zekia*, CEDA, 1988) de Bohui Dali est intéressante de ce point de vue.

Comme dit Nicole Goisbeault :

«En Afrique le mythe définit les origines, fonde la croyance, explique et légitime les institutions sociales, donne sens aux réalités quotidiennes, constitue le fonds de connaissances utiles aux membres de la communauté ethnique». («Mythes africains» de Nicole GOISBEAULT in *Dictionnaire des mythes littéraires*, Ed. du Rocher, 1988, p. 43.)

Dans *Maieto pour Zekia* l'écriture poétique choisit comme substrat le mythe de Mahié. Il faut savoir que le mythe de Mahié est devenu rite en pays bété et dida.

Zadi Zaourou dit à ce sujet :

«Chaque fois qu'une femme meurt, l'événement apparaît en pays bété comme la manifestation d'une contradiction qui existait depuis la genèse entre hommes et femmes ; à plus forte raison, lorsqu'une femme meurt en couche, l'événement est interprété comme une exacerbation de cette contradiction». («Rites funéraires et intégration nationale du pays bété sud» de ZADI Zaourou in *Annales de l'Université d'Abidjan*, série D Lettres, 1974, T. 7, p. 81.)

Dans l'œuvre de Bohui Dali le mythe se fige en une image forte où s'exprime un antagonisme fondamental entre opprimés et oppresseurs. Car le texte n'est pas redite servile et aveugle du mythe originel.

La création poétique africaine pour obéir à la nécessité du retour aux sources doit donc s'inspirer surtout des richesses inexhaustibles de l'oralité.



Il faut conclure.

Nous disons que la création poétique africaine est à la croisée des chemins à l'aube du 3^e millénaire : ou elle sera liquéfiée par la mondialisation des modèles, ce qui signera son arrêt de mort ; ou elle fera d'énormes efforts pour retrouver ses fondements originels. Ou elle subira sans broncher la tyrannie des modèles importés, des images éculées ou elle essaiera de se débarras-

ser coûte que coûte de la solution facile de l'imitation puérile.

Ki-Zerbo dit que lorsqu'on imite comme le font les singes, on est toujours en retard d'un geste.

Et de fait, la tentation de la facilité guette à tout instant la création africaine. Or elle doit plus que jamais trouver son chemin pour être elle-même. Ce chemin c'est le mythe africain des lamantins qui nous le donne. Il nous faut boire à la source non de façon mécanique mais consciente. Le thème du retour au sens où l'entend Kafka prend tout son sens ici. Il est ce mouvement nécessaire qui permet de retrouver les racines profondes de notre être et nous redime pour nous sauver du néant. Car il faut éviter que nous nous rendions au rendez-vous du donner et du recevoir les mains nues.

BIBLIOGRAPHIE

- BOHUI DALI, J. (1988) :
Maieto pour Zedia, Abidjan : CEDA.
- CAUVIN, J. (1980) :
La Parole traditionnelle, Paris, Ed. Saint-Paul, Coll. «Classiques Africains».
- GOISBEAULT, N. (1988) :
«Mythes africains» in *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris : Ed. du Rocher.

LEINER, J. (1987) :

«Senghor, reflet de la civilisation sérére et africainé» in *SENGHOR* (ouvrage collectif), Paris : «Sud, Revue littéraire».

NGAL, G. (1975) :

Aimé Césaire, un homme à la recherche d'une patrie. Dakar : N.E.A.

SENGHOR, L. (1964) :

Poèmes, Paris : Ed. du Seuil «Points».

ZADI ZAOUROU (1981) :

La Parole poétique dans la poésie africaine (de l'Afrique de l'Ouest), Strasbourg : Doctorat d'Etat, Université de Strasbourg II.

ZADI ZAOUROU (1974) :

«Rites funéraires et intégration nationale du pays bété sud» in *Annales de l'Université d'Abidjan*, série D Lettres, T. 7, Abidjan : Université d'Abidjan.